CAMILILIA

CONTE INDIEN

I

Apoïké le "tamouchi," fierté des Roucouyennes, a été fait prisonnier avec six de ses compagnons par les Oyaricoulais. Manoïca, le "tamouchi" ennemi, les a fait mettre au "courbaril en attendant la fête du soleil qui doit avoir lieu à la prochaine lune.

Or, en ce jour, ils seront tous les sept attachés aux poteaux de guerre pour leurs corps être soumis aux épreuves de la torture. Alors, malheur à celui qui poussera un cri de douleur ou un simple gémissement, car sa mort sera certaine, et les femmes et les enfants, redoublant ses tortures, se réjouiront de ses cris de douleur.

Mais Apoïké est le plus fort, le plus grand, le plus fier et le plus brave. Attaché par le pieu sous un carbet ouvert à tous les vents, couché sur le dos il regarde le ciel et il songe au sort qui lui est réservé. Il songe que si son ennemi Manoïca, lui, vieux et ridé est à la fin de sa vie, il est, lui, à la fleur de ses années. Il subira les épreuves sans défaillir, sans sourciller; après, si on le retient prisonnier, il patientera jusqu'au jour favorable où, endormant la surveillance de ses geôliers, il retournera là-bas, du côté du soleil, au pays des cascades; il prendra sa revanche....

Pour le moment, il ne peut songer à la fuite. Le soir on attache des chiens dévorants aux quatre coins de sa case, et ces chiens hurlent et montrent leurs dents au moindre bruit.

Cependant, tous les matins, la fille de Manoïca, la belle Saquinama, passe devant lui pour aller au bain près de la rivière.

Au début, elle tourna son visage vers lui et une douce pensée mélancolique s'envola de ses yeux vers le prisonnier: à présent, quant ils s'aperçoivent, ils se sourient.

Toutes les nuits, une ombre que les chiens connaissent, vient furtive déposer auprès de lui des petits paquets de feuilles de bananier contenant de quoi manger. Et au grand étonnement de ses ennemis, le captif ne s'affaiblit pas.

Dans la journée, Camililia, la jeune femme du vieux "tamouchi," va et vient près de la case du prisonnier.

Camililia est jeune. Elle a épousé le vieux dont le bras tremble, pour avoir des esclaves, des serviteurs, de beaux colliers et un "calimbé" tissé de perles blanches et bleues qui moule ses hanches et bat devant elle avec un petit bruit sec.

Elle hait Saquinama parce qu'elle est belle et que les plus braves et les plus beaux de la tribu l'on demandée. Elle n'aura pas besoin de se vendre comme elle.

Camililia a remarqué le beau prisonnier, et un jour elle a surpris ses signes d'intelligence avec Saquinama.

Alors, elle essaie de se faire aimer du fier roucouyenne, mais son regard méchant ne peut s'adoucir et il semble une flèche décochée par l'arc des sourcils. Et Apoïké détourne la tête.

Elle vient assez près du prisonnier et sans le regarder, de peur d'attirer l'attention, tout en continuant de filer le coton: "Chef étranger, si tu veux me prendre pour femme, nous fuirons ensemble cette nuit à travers la forêt, vers le Tumuc-Humac?." — Apoïké ne répond pas.

"Faut-il que je prépare des armes et des provisions?"

La bouche d'Apoïké reste muette.

Et une haine sourde étreint le cœur de Camililia.

II

Encore quelques heures de nuit et l'aurore du grand jour de fête attendu, jour terrible pour les prisonniers, blanchira l'horizon. Apoïké songe, et l'audace de la jeunesse lui suggère cette pensée: "Les épreuves seront terribles pour moi qui suis le chef. Si je faisais le mort? .... Ils me jetteraient au fleuve, dans la cataracte, comme les autres. Mais, au bas, je remonterais et gagnerais la rive opposée.

Au point du jour: Apoïké est mort!" Cette nouvelle passe de bouche en bouche et arrache des larmes de sang aux autres prisonniers.

On relève le corps sur son séant, on le secoue et le corps s'écroule comme celui d'un enfant qui s'endort. A terre, il devient rigide. "Emportez-le," dit le vieux Manoïca. Et d'un grand geste: "Qu'on le jette, comme un chien, en pâture aux poissons."

Un grand cri arrête le porteurs.

"Arrêtez! Arrêtez!"

Camililia accourt. Penchée, presque menaçante vers la foule et vers son mari:

"Non, non. Il n'est pas mort. Il veut vous échapper, il se joue de vous. Torturez-le et vous allez le voir rugir vomir son mensonge par la bouche."

Elle court et va chercher elle-même un tison rouge qu'elle pose sur le ventre du roucouyenne. On voit la chair grésiller et la chair est insensible.

Elle se penche et met la main sur la bouche et sur le cœur du prisonnier. Le souffle s'est tu et le cœur s'est arrêté.

"Il a un talisman contre le feu. Tous ces maudits roucouyennes font commerce avec les visages pâles qui leur donnent des talismans. Qu'on apporte le grage!

Une vieille sorcière au chef branlant apporte un "pagara" qu'elle secoue et vide sur la poitrine du supplicié. Mais le serpent qui en sort s'enroule comme une caresse autour de ses reins et s'immobilise comme pour dormir.

"Enfoncez-lui de longues épines sous les ongles!

Deux hommes se saisissent des bras pendants et à chaque doigt ils enfoncent de longues épines et le sang d'Apoïké ne coule pas.

Saquinama est là, dans le cercle, déjà parée pour la fête, le corps tatoué en rouge vif et en bleu.

"Oh! dit Camililia, par ici les musiciens, écartez-vous. Saquinama va danser auprès du roucouyenne, nous allons bien voir s'il n'ouvre pas les yeux pour la regarder."

Les tambourins, les chalumeaux et la tête de bambou qui tout le jour se lamentent sous les doigts des dieux de la peuplade, commencent par une longue plainte et marquent le rythme.

Saquinama danse, les bras en l'air, le torse penché, les hanches mouvantes. Elle soupire, se tourne à droite, puis à gauche, faisant onduler la ligne de son dos.

Les colliers de perles et les bracelets et ornements de cuivre de ses mains et de ses pieds sonnent comme des grelots à chaque mouvement.

Ses abondants cheveux noirs, ceints d'une couronne de plumes éclatantes, pendent en une longue tresse s'enroulant autour de son torse comme un serpent noir qu'elle aurait charmé.

Les jeunes gens ont fait cercle autour d'elle. Les jeunes femmes jalouses se tiennent à l'écart.

Et pendant que Saquinama danse regardant le roucouyenne étendu à ses pieds, elle voit, filtrant à travers les paupières, un regard briller. Alors elle attire l'attention sur elle par un redoublement de cadence. Elle tourne, elle tourne si vite que les couleurs de ses tatouages semblent un arc-en-ciel qui s'enroule autour d'elle. Puis vite, encore plus vite, elle tourne, jusqu'à ce que le vertige l'arrête et qu'elle chancelle comme une qui aurait trop bu de "cachiri."

Ces choses se passaient le 22 décembre, jour de l'éclipse totale de soleil. L'astre commençait à s'échancrer, les ténèbres peu à peu commençaient à envahir l'espace, et une terreur secrète troublait déjà l'âme des assistants.

Saquinama allant à son père, le bras tendu vers le soleil:

"Mon père, cessez votre crime, le Grand Esprit voile sa face. Il défend par-dessus tout de troubler la paix de la mort. Ordonnez qu'on nous remette le corps du prisonnier pour l'ensevelir.

— Non! c'est un roucouyenne! Qu'on le jette dans la cataracte."

Les ténèbres étaient complètes. On emporta le roucouyenne, qui fut lancé dans les abîmes de la cataracte; puis, peu à peu, le soleil se découvrit et la lumière revint.

III

La nuit est venue. La forêt s'éveille. Les feuillages ont des frissons mystérieux. Les grages sifflent en trémolo rampant dans les ténèbres, les singes de nuit s'égalent dans les branches: les biches, que guettent le jaguar ou le puma, viennent timidement, l'oreille tendue, boire au bord de l'eau qui réfléchit leur image, et par-dessus tout dominant même les derniers cris de l'orgie, là-bas au village, les hurlements des singes rouges épouvantent les échos.

Dans le sillage brillant de la lune sur la rivière, une tête humaine apparaît, puis des épaules et tout un corps se hissent sur un rocher. C'est Apoïké.

Il est resté caché tout le jour dans le remous où la cataracte rejette son écume et ses débris, et maintenant, à la faveur de la nuit, il a nagé silencieusement, comme un reptile, jusqu'où la rivière fait un grand coude se rapprochant d'un autre côté du village où sont restés ses compagnons.

Assis sur le rocher, lentement, du bout de ses dents, il arrache de ses doigts rigides les longues épines qui laissent perler des gouttes sanglantes.

Il entre dans la forêt et plie dans une feuille ces instruments de sa torture qu'il attache à sa ceinture.

Arrivé près du village, les tambours, fatigués, s'étant arrêtés un instant, il pousse dans la nuit le sifflement des "maskillils"—les mauvais esprits de ceux qui ont fait une mauvaise mort. Quel est celui ou celle qui serait assez brave pour oser franchir le cercle de lumière de la clairière et entrer dans l'ombre du bois? Quiconque s'y risquerait serait enlevé par les "maskillils."

Cependant Saquinama a entendu, et lasse d'avoir dansé, lasse d'avoir pleuré, elle se lève et écoute. Le même sifflement la fait tressaillir une troisième fois. Serait-ce l'esprit d'Apoïké qui revient déjà? Car s'il n'était pas mort il a dû se noyer dans la cataracte.

Une ombre apparaît sur le seuil de sa case. Son cœur bondit. C'est lui. Elle le reconnaît. Ils ont tous deux la même pensée: Fuir. Elle lui prend la main et par un détour, ils sortent du village, pendant que les tambourins et les instruments font de nouveau rage à la danse derrière eux.

Des armes et des ustensiles sont cachés là-bas dans l'abatis de manioc, où ils pourront faire quelques provisions.

Mais Apoïké songe à ses compagnons et à la vengeance.

Alors, pendant que Saquinama l'attend seule dans les ténèbres, il retourne, lui, au village, délivre ses compagnons, un à un ranime leur courage, leur donne à chacun un couteau. Ils ne sont plus que cinq: un des leurs a succombé au poteau dans la journée.

Comme des ombres, par des chemins différents, ils pénètrent dans la case de Manoïca qui rêve, ivre de "cachiri." Un cri étouffé dans le gosier coupé fut la fin de son rêve.

Bien d'autres Oyaricoulais, cette nuit-là, firent ainsi leur dernier rêve.

Camililia, bâillonnée et garrottée, fut emportée dans la forêt.

Sur le premier banc de sable de l'Itani, à la limite du territoire roucouyenne, au point du jour, Camililia attachée au poteau, méprise la torture.

Un tison ardent a dévoré la moitié d'un des seins sans lui arracher le moindre signe de douleur.

Deux hommes ont assujetti ses mains et piquent dans ses doigts, entre l'ongle et la chair, les mêmes épines qui ont torturé le "tamouchi."

Cependant elle dit de sa voix la plus douce:

"Apoïké, je l'aimais, et la jalousie m'a perdue; ma haine c'était de l'amour; mon parjure c'était de l'amour; ma vengeance c'était de l'amour; et à présent ma souffrance c'est encore de l'amour. Apoïké, je t'aime! je t'aime!"

Et Apoïké assis à quelques pas détourne la tête et sourit indifférent à Saquinama qui lui demande:

"C'est assez. Laisse-la retourner auprès de mon père qui est vieux et a besoin de consolation.

—Non! dit l'Œil Sanglant, le plus farouche des six compagnons, ton père n'a plus besoin d'être consolé. Elle a tué hier notre camarade qui demande vengeance. Il faut qu'elle meure!"

Et d'un grand coup, avec son couteau, il lui ouvre le ventre qui laisse échapper à terre le flot des entrailles.

"Fils de chiens! Excréments de chiens! Achevez-moi donc! Quand je serai morte mon esprit viendra vous tourmenter...."

Tous s'enfuirent de ce lieu d'horreur laissant Camililia seule, vociférant, attachée au poteau.

Et pendant qu'elle meurt de soif, au grand soleil, les urubus sont venus et se disputent ses entrailles encore palpitantes.

Le marquis de Bute.

La *Croix* reçoit au sujet du marquis de Bute, qui vient de mourir en Angleterre, des renseignements curieux.

Le marquis de Bute était aussi comte, vicomte et deux fois baron dans la pairie d'Angleterre; il était deux fois comte, deux fois vicomte et cinq fois baron dans la pairie d'Ecosse.

Il a succombé à une attaque de paralysie à cinquante-trois ans:

Il perdit son père lorsqu'il n'avait que six mois.

Plusieurs personnes se disputèrent la tutelle du jeune orphelin; une tante, zélée presbytérienne, s'empara de sa personne et le séquestra en quelque sorte pendant plusieurs mois afin de lui inculquer à loisir les doctrines de la religion de Calvin.

Heureusement pour lui, le tuteur qui prit charge de ses intérêts temporels, montra plus d'intelligence que celle qui s'était constituée la gardienne de ses intérêts spirituels. Ce tuteur développa toutes les ressources de Cardiff où étaient les propriétés de son pupille.

Aujourd'hui cette ville, devenue un des centres industriels et commerciaux les plus importants de l'Angleterre, appartient tout entière, avec ses docks, son chemin de fer, ses ponts, etc., au marquis de Bute, qui était au moment de sa mort l'un des membres les plus riches de cette aristocratie anglaise, la plus opulente du monde. En dehors de ces biens situés dans le pays de Galles, le noble lord possédait plusieurs châteaux en Ecosse, berceau de sa famille, et un magnifique hôtel à Londres dans le Regents'Park.

Mais revenons à son éducation. Malgré les efforts de la tante presbytérienne, le jeune marquis fut placé d'abord dans la célèbre école de Harrow, puis il alla achever ses études au collège de Christchurch, à l'Université d'Oxford. Là, le sentiment religieux qui avait toujours été très fort chez lui, se développa avec une intensité nouvelle. Il s'attacha aux doctrines de la Haute Eglise et devint un ritualiste fervent. Mais cette galvanoplastie du catholicisme ne pouvait donner satisfaction à un esprit aussi droit et aussi altéré de vérité que celui du jeune marquis. Il se mit à étudier la religion catholique, se fit instruire par un prêtre éclairé, et le premier usage qu'il fit de son indépendance lorsqu'il eut atteint sa majorité fut d'abjurer l'anglicanisme.

Au mois de décembre 1868, il fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique par Mgr Capel.

Sa conversion causa une sensation immense.

M. Disraeli—qui devint plus tard le comte de Beaconsfield—peignit lord Bute sous les traits de *Lothaire* dans le fameux roman de ce nom publié en 1870.—avec cette différence toutefois que son héros s'arrête sur le seuil de l'Eglise catholique et n'y entre point.

Le marquis, lui, y était bien entré, et il n'en sortit jamais, bien qu'à plusieurs reprises on eût répandu le bruit qu'il allait en sortir, ainsi qu'on l'avait dit, du reste, pour le cardinal Newman. Il construisit plusieurs églises et contribua puissamment aux progrès merveilleux que le catholicisme a faits à Cardiff et aux environs. Sa ferveur ne l'empêcha pas de faire des dons magnifiques aux Universités d'Ecosse. Sa générosité était proportionnée à son immense fortune. Il connait et il savait donner.

C'était un grand seigneur dans toute la force du terme. Intelligence d'élite, esprit très cultivé, le marquis de Bute était un écrivain d'une haute valeur. Il écrivait fort bien et il aurait pu vivre de sa plume s'il n'avait pas eu d'autres moyens d'existence. On a de lui plusieurs études historiques fort remarquables, entre autres *La jeunesse de sir William Wallace*. Mais son œuvre principale, celle à laquelle son nom restera attaché, c'est son admirable *Traduction du Bréviaire latin*.

Le marquis de Bute épousa, en 1872, la fille de lord Howard, de Glossox, dont il eut quatre enfants, trois fils et une fille. Son fils aîné, le comte de Dumfries, né en 1881, hérite de son titre et et de sa fortune: puisse-t-il hériter de ses talents et de ses vertus!

Piqué au vif par le mot de Nadaud: "Ils n'en ont pas en Angleterre", et convaincu qu'on peut tout faire avec de l'argent, lord Bute cultiva la vigne dans ses domaines du pays de Galles et fit du vin. Il fut soutenu dans son entreprise par l'esprit national des Anglais. Les patriotes lui achètent tout son vin. Les héros en burent!

ROSE.

Il y a quelques années, séduit par le charme profond qui se dégage de la campagne à l'automne, j'allai passer une partie d'octobre et de novembre chez d'excellentes gens, fermiers de Basse-Normandie, qui me laissaient occuper une chambre dans un corps de logis inhabité. Je n'occupais, du reste, guère cette chambre que le soir, au retour de mes courses aux environs: de petites vallées, très boisées, présentaient un aspect féerique sous les frondaisons multicolores du rouge violent au vert pâle, qui mettaient sur les pentes comme une tapisserie bariolée et harmonieuse, et quand, à la nuit tombante, je rentrais après avoir traversé les plaines où le vent d'hiver qui chassait les nuées grises poussait déjà sa plainte monotone, j'éprouvais, à allumer mon feu et à voir s'élever peu à peu les grandes flammes claires qui mordaient les bûches, pendant qu'au dehors sifflait la bise, une sensation de bien-être que je n'ai jamais ressentie ailleurs au même degré.

Parfois je descendais chez mes hôtes à la veillée. La femme ravaudait des bas; l'homme lisait à voix haute le journal, tous deux rassemblés sous la lampe dont la lumière s'épandait sur la table de chêne. On causait du temps, des semailles, des ouvriers qui s'enivraient, "de vrais galvaudeux, quoi!" du procès du voisin qui avait reçu du "papier marqué," et, tout en fumant ma pipe au coin de l'âtre et en buvant du cidre doux, je m'intéressais aux mille petits détails de la vie des champs, si importants pour les gens de la campagne et qui valent bien, en somme, les discussions politiques ou les "potins" des villes. Ou bien c'étaient des nouvelles de leur fille mariée au loin, quelquefois de la vieille mère qui "marchait" sur ses soixante-quinze ans, ou de quelque autre parent. Et dans la conversation un nom revenait souvent qui finit par m'intriguer.

"Je suis allé avec Rose," disait l'un; ou: "Rose était bien fatiguée en arrivant;" ou: "C'était quand Rose était malade," et je me demandais ce que pouvait bien être Rose? Pas leur fille, sûrement, dont je savais le nom: peut-être quelque nièce, quelque filleule, quelque "adoptée" comme il s'en rencontre dans beaucoup de familles de la campagne où, sans phrases, tel qu'un devoir tout naturel, on se serre à table et au foyer pour faire place à une petite orpheline. Toujours est-il que ce nom, prononcé toujours avec une certaine tendresse, ne pouvait s'appliquer qu'à une personne qui n'était pas indifférente.

J'eus un matin le mot de l'énigme. Comme je partais pour une tournée dans les bois tout imprégnés du parfum pénétrant que l'humidité dégage des mousses et des feuilles mortes, j'aperçus, en traversant la cour de la ferme, l'homme dans sa carriole, prêt à partir. J'allais lui dire bonjour quand sa femme parut sur le seuil de la porte: "Surtout, lui cria-t-elle, ne va pas trop vite et ménage Rose qui a déjà marché hier."

Je compris soudain: Rose était l'humble jument grise attelée à la carriole. Je compris, et tout en souriant, je me sentis ému.

Je compris quel sentiment profond et délicat unissait à ses maîtres cette bête, vieille et usée maintenant, mais qui avait partagé leurs peines et leurs labeurs. Les mêmes travaux les avaient courbés et flétris; la bête avait été associée à tous les espoirs comme à tous les soucis de ses vieux maîtres. La terre de labour si souvent parcourue de son sabot patient semblait avoir déteint sur sa robe terne et terreuse, et l'immensité des plaines se déroulant à l'infini, se reflétait en sa prunelle vague. Rose, c'était l'espérance que les semailles "lèveraient" bien quand, sous le pâle soleil d'automne qui dorait les mottes de terre retournées par le soc, la charrue traçait son sillon droit; c'était, plus tard, la perspective d'une belle moisson quand, attelée au rouleau qui courbait la jeune pousse du froment, elle parcourait d'un bout à l'autre les champs tout verts sous l'azur printanier; c'était, enfin, la joie de la récolte quand, le soir tombant sur sur la terre blonde d'épis et tiède encore des rayons brûlants de juillet, elle charroyait au logis les gerbes lourdes. A elle comme à ses maîtres, c'avait été toute sa vie: semer, suivre les progrès de la moisson naissante et récolter.

D'autres souvenirs s'attachaient encore à elle; de petits doigts d'enfants avaient joué dans sa crinière tressée et enrubannée quand plus tard elle avait traîné la fillette en robe blanche à l'église du bourg pour la première communion, et plus tard encore à la mairie où la jeune fille s'était mariée. Rose avait participé à tous les événements de famille, heureux ou tristes, baptêmes, enterrements, fêtes, et à la fin on la considérait un peu elle-même comme de la famille....

Et tandis que la carriole s'éloignait d'un trot lent, je songeais à ce grand et tendre sentiment de "fraternité" entre les hommes et les bêtes éprouvé et préconisé par tous les hommes dont le cœur battait d'une bonté divine. Je me rappelais la belle expression bouddhique qui fait les animaux "nos frères inférieurs", et parmi les profonds et sublimes symboles qu'offre la vie de l'Homme Dieu, je comprenais pourquoi. Il avait voulu naître dans une étable entre l'âne et le bœuf, parmi les brebis, entouré des plus humbles bêtes, pour associer à la gloire de sa venue les êtres qui sont tout de douceur, de labeur et de résignation.

Troubles à Fort Worth.

Presse Associée—

Fort Worth, Texas, 10 novembre —On craint de nouveaux troubles dans le comté de Grimes, à la suite d'un meurtre qui a été le résultat de l'élection.

Les deux factions sont armées et se tiennent dans la geôle et la maison de cour de Anderson.

Il y a eu des coups de feu hier. Les officiers de paix font tout ce qu'ils peuvent pour pacifier les esprits.

UNE CORRESPONDANCE —DU— PERE DIDON.

Le Père Didon a disparu dans la mort, sans avoir livré, à la curiosité publique, le moindre tressaillement de son âme, au milieu de la tourmente intérieure qui l'arracha, il y a vingt ans, aux rumeurs enivrantes de ses prédications sensationnelles, pour le jeter au silence du monastère corse de Corbara.

Jusqu'ici, le monde n'a rien su du drame déchirant dont sa conscience fut le théâtre. Le monde a senti, seulement, que les murs du cloître lointain qui l'isolèrent du reste des hommes, au moment où leur faveur l'exposait au vertige d'un succès trop profane, pareils aux murs d'une prison, abritaient son douloureux martyre. Et un tel homme, qui se livrait à la conquête des âmes avec la même ardeur passionnée dont il eût poursuivi des entreprises humaines, ne pouvait être mis en demeure de renoncer à tout le bien qu'il se proposait, sans d'impétueuses révoltes intérieures. Du moins le monde en jugeait ainsi. Le monde ne connaissait pas suffisamment quelle foi enracinée animait les exubérances de personnalité religieux, si âpre et si sûr de lui, dans son exposé impérieux des vérités chrétiennes. Et le monde comprit bien tout ce qu'il dut souffrir de se voir condamné au silence, à l'heure où il commençait, à peine, à expérimenter la toute-puissance de sa parole. Mais le monde n'a pu savoir quelles nuances de douleur sa soumission lui imposa, ni comment il supporta son martyre.

Il a raconté, lui-même, toutes les phases de cette redoutable épreuve, en des lettres adressées à une jeune fille, qui vient de les confier, à la *Revue Hebdomadaire* pour être publiées sous le titre de *Lettres de Corbara*. Tous ceux que l'éloquent Dominicain a passionnés, jadis, trouveront, à ces confidences d'outre-tombe, un intérêt poignant, l'intérêt inhérent aux aveux d'une âme forte qui analyse nettement sa souffrance et la supporte noblement, sans fléchir sous son poids, parce que sa volonté demeure solidement rattachée à la volonté divine. Il n'y a rien que de noble et de pur dans la dilection qui a uni le Père Didon à la jeune fille qu'il a jugée digne de ses confidences. Et la nuance même de son affection, pour sa correspondante, suffirait à donner de l'attrait, à ces *Lettres de Corbara* si l'intime tragédie qu'elles révèlent n'y provoquait l'attendrissement et l'admiration.

Nous devons à l'obligeance du directeur de la *Revue hebdomadaire* la communication de ces *Lettres de Corbara*. Tout le drame s'y déroule, selon la logique d'un roman dont la composition aurait été méditée à loisir.

Avant de commencer ses retentissantes prédications de Saint-Philippe du Roule et de la Trinité, le Père Didon avait exposé à S. S. Léon XIII son projet de s'emparer de la réconciliation de la démocratie et de la religion, de la science et de la foi. Le Pape l'avait approuvé et béni. Et, du Vatican, il était rentré à Paris, en proie au transport d'énergie d'un capitaine qui veut vaincre.

Après quelques mois des ardentes prédications que l'on sait, le Père Didon se retrouve à Rome, dans la cellule du général de son ordre. Il parle à son supérieur, du ton d'un officier prêt à tout, même, si on le lui demande, à laisser échapper la victoire qu'il croyait tenir.

—Mon Révérendissime Père, lui dit-il, me voici pour recevoir vos ordres.

Il est invité à se retirer à Corbara. Il répond qu'il est prêt à s'y rendre, après une nouvelle audience du Pape qui lui a été promise. "C'est le commencement du long martyre, écrit-il. Je suis prêt à tout....Nulle force ne m'arrêtera." Sa résolution d'obéir ne le laisse pas insensible à la douloureuse chute de ses rêves: "La destinée, écrit-il, a des inattendus foudroyants. Tout d'un coup, le chemin s'arrête, un gouffre s'entr'ouvre. Il faut y descendre. Moi qui vais en avant sans regarder en arrière et qui ne veux écouter que la voix de Dieu, je n'hésite jamais. Il y aurait la fosse aux lions, là, sous mes pas, Dieu me dirait: "Va vivre avec ces bêtes", j'irais passer la main dans leurs sauvages crinières.

"Je ne veux pas être un vulgaire prêteur, un académicien, un apôtre du bout des lèvres, je veux être un souffrant, un éprouvé, un martyr.

"Je veux être ... ai-je bien le droit de dire ce mot?....

"Quelle rude chose que l'épreuve! Quand Dieu lui dit: "Va visiter mon serviteur", elle s'abat foudroyante, implacable comme un oiseau de proie dévorant. Elle n'épargne rien. Je ne me plains pas d'avoir été choisi pour souffrir. Au fond, j'en éprouve une joie infinie. Saint Paul a dit: "Je surabonde de joie dans l'universelle tribulation." Je vis en esprit avec mon Maître et j'essaye de comprendre sa grande âme à la clarté terrible du feu de l'immolation...

"Ce que j'ai enduré de plus cruel, ç'a été cette trahison de l'amitié.... Oh! la trahison des amis, leur défiance, leur soupçon, leur doute, leur abandon.... voilà la vraie douleur. Ceux qui ne l'ont pas connue n'ont rien senti. Ils n'ont pas même été égratignés à la peau. Maintenant je ne compte plus les coups que Dieu frappe; je laisse aller Celui qui se plaît à éprouver ses serviteurs."

Il ne se sent pas ébranlé, une minute dans sa vocation. Il proteste qu'il se sauverait jusqu'au Pôle plutôt que d'entamer son honneur. Les doutes de ses amis, ni les attaques de ses ennemis ne troubleront sa résolution de se soumettre et de rester fidèle à ses engagements. Il révèle, ainsi, tout le fond de son âme.

"Grâce à Dieu, dit-il, je vis dans mon rocher inaccessible, et je laisse passer le flot des opinions humaines. Mon unique pensée est d'accomplir le devoir douloureux que Dieu m'impose. Je ne me lasserai pas. Je n'ai point d'ambition humaine et personnelle: je n'en ai jamais eu, et, plus que jamais, je tâche de me désintéresser de tout ce qui est égoïste et vulgaire, comprenant que, pour semer la foi vivante, il faut, dans un homme, autre chose que de la logique, de la littérature et des passions humaines. Pour semer la foi, il faut avoir Dieu même, le Christ vivant en soi. Voilà la logique irrésistible, la poésie éblouissante, la passion qui emporte tout."

Mais si fortement qu'il se rattache à la volonté divine, il sent cruellement toutes les meurtrissures de l'anéantissement de sa personnalité qu'il doit opérer, et toute l'amertume des abandons.

"Oh! les amis, les amis, s'écrie-t-il, les amis indomptables, les amis plus inébranlables que le roc, les amis qui ne bronchent pas, qui ne doutent pas, les amis qui ont la foi vivante.... ô les amis, où êtes-vous?"

Les doutes sur son entière soumission ont été si étendus qu'ils ont envahi jusqu'à l'âme de sa correspondante, celle qu'il appelle sa chère fille unique. Aussi lui écrit-il, douloureusement:

"Comment avez-vous pu, même à la surface, douter de moi, vous, vous?.... à l'heure où, saisi par Dieu, rudement éprouvé, je portais le signe du Christ, ses stigmates, cette marque des prédestinés? Quand tous les autres me condamneraient et me délaisseraient, me jetteraient la pierre, vous, vous, vous devriez me défendre, veiller près de moi et me garder intact, non seulement devant les autres....mais surtout au plus profond de votre conscience. Il est vrai que là, dans ce fond secret, vous m'avez respecté. Je n'ai été outragé par vous que dans ce milieu des impressions fugitives, où s'amoncellent vos tempêtes et où vous devrez vous efforcer, ma pauvre enfant, de mettre de la sérénité.... Mais vous savez bien, pauvre petite, que ma vocation m'est chère au delà de tout et que je ne pourrais jamais regimber contre cet aiguillon divin qui m'emporte vers le Christ!....non....non.... vous avez été induite en erreur, et je veux croire que ceux qui vous ont parlé ainsi se sont trompés eux mêmes."

Et le Père Didon se dévoile à sa correspondante, avec la condescendance affligée d'un cœur endolori, pour qui ce doute du seul être humain dont la confiance aurait dû être inaltérable, a été le coup de grâce. Il l'assure que malgré l'horrible tourmente qui l'a jeté, de l'action retentissante parmi les hommes, au silence et à la solitude, il n'a jamais perdu l'inaltérable paix du Christ, ni les consolations ineffables de Dieu.

"Peu à peu, ajoute-t-il, vous me comprendrez.

"Est ce ma faute si je ne suis pas un petit ruisseau bien clair, roulant sur des cailloux bien blancs, qu'on voit à travers son onde transparente?

"Est-ce ma faute si je suis parfois un torrent gonflé par les trombes? un lac mystérieux encaissé dans de hautes montagnes, qui voile son fond, bien que son eau soit l'eau pure du glacier?

"Est-ce ma faute, enfin, ma fille, si je suis une mer aux falaises escarpées et dont les pêcheurs, qui se croient avisés, n'ont pas pu trouver, en certains endroits, les dernières profondeurs?"

Il a la force d'adorer la souffrance, de la bénir, puisqu'elle lui vient de Dieu, et de se convaincre que son épreuve lui a été bonne et que la lumière divine s'est mieux révélée à lui dans son exil.

"Que de fois, avoue-t-il, j'ai senti passer, sur moi et en moi, le souffle irrésistible et doux du Christ! Que de fois, à ma fenêtre, le soir, perdu en contemplation devant la mer endormie et les étoiles éveillées, je disais au Christ: "Si tu es vivant, parle moi donc, et, toi qui as fouroyé Paul, *frappe-moi!*"

Et dans un élan de tout son être, transporté de foi vaillante, il s'écrie:

"O Christ, si je ne t'avais pas voué ma vie, si tu n'étais pas mon premier et mon dernier amour, si tu n'étais qu'un homme, si le Dieu, en toi, ne me terrassait, si je n'avais pas eu la révélation de ta beauté morale, si je n'étais pas rivé à ta destinée.... O Christ, si je n'étais pas un croyant jusqu'à la moelle de mes os, si des forces étranges, insaisissables, plus hautes que moi, ne m'enveloppaient point d'une étreinte suave pour me maintenir en Toi.... que de tempêtes dans ce cœur et dans ce crâne rugissant, ébranleraient ma vie et amoncelleraient des ruines en moi et autour de moi!"

* *

Ainsi, tout a été résignation, renoncement, détachement de sa volonté personnelle et de ses propres conceptions, abnégation de son amour-propre et maîtrise entière de soi, au milieu du bouleversement effroyable de tout son être, et sous l'écroulement subit d'une retentissante destinée. La chute soudaine de tous ses rêves, de tous ses espoirs a broyé, douloureusement, toutes ses énergies, toutes les puissances vives de ses passions. Mais, ulcéré dans toute sa sensibilité martyrisée, sa ferme, son indomptable volonté d'homme, solidement ancrée dans les hauteurs de sa foi inaltérée, lui a conservé assez de force pour tenir tête aux flots tumultueux de la douleur.

Le drame que racontent les *Lettres de Corbara* est d'autant plus poignant que l'homme qui le souffre, dans sa conscience, y maîtrise sa douleur, s'y défend virilement contre le désespoir et l'emploie, par des efforts surhumains, à y fortifier son âme et à l'ennoblir.

Ces *Lettres* achèvent de préciser la figure attachante du Père Didon, figure supérieure et mélancolique d'homme débordant de vie, et dont la volonté intrépide fut condamnée, surtout, par une destinée cruelle, à contenir ses énergies exubérantes, à les dériver en des actions obscures, à les briser, enfin, loin des grandes luttes humaines, où elles avaient aspiré, dès sa jeunesse, à se mêler.

Il a été soutenu, dans cette haute immolation, par la conviction que rien des communes joies humaines n'aurait pu combler l'immensité de ses désirs.

"Ce que je sais bien, dit-il, ce que je constate avec une évidence irrésistible, c'est que toute la fièvre des passions n'a jamais comblé la cent millionième partie de mon âme. Ce que je vois, ce que j'observe, c'est que l'humain m'a toujours paru court et borné. Les plus fiers génies ne m'ont jamais dit le mot dont mon esprit a besoin, et j'ai toujours trouvé l'affection humaine au-dessous de mes grands rêves. Alors, ne pouvant m'abaisser dans la matière, ni me satisfaire dans l'humain, j'ai cherché l'Infini. Je l'ai trouvé dans le Christ Homme Dieu et, en le trouvant, j'ai eu le mot suprême de ma destinée terrestre et céleste, de mon individualité et de ma vie totale."

Le Père Didon s'était ainsi élevé à ces sommets de la vie religieuse, où les émotions de l'humanité commune n'ont plus de prise. Il avait ancré ses espérances dans le ciel, suivant une expression célèbre. C'est pour cela qu'il a pu subir une des plus redoutables épreuves qui puissent assaillir une âme forte, sans défaillir.

PENSEES D'ALBUM.

Si quelqu'un vous dit qu'il n'est d'aucun parti, commencez par être sûr qu'il n'est pas du vôtre.

LOUIS VEUILLOT.

Il faut collectionner les pierres qu'on vous jette, c'est le commencement d'un piédestal.

BERRIEZ.